

VULNÉRABILITÉ, CONNAISSANCE ET TERRITOIRE. L'APPORT THÉORIQUE DE MAURICE HALBWACHS

Jean-Christophe MARCEL

La lecture de l'œuvre de maturité de Maurice Halbwachs¹ (1877-1945), entre 1918 et 1945, permet de dégager, sans faire violence à sa pensée, une théorie de la connaissance qui s'appuie sur une conception particulière de ce qu'on pourrait appeler un « territoire ». Si l'on entend par théorie de la connaissance l'étude de la façon dont les hommes « ordonnent » collectivement le monde - c'est-à-dire se construisent une vision stable et cohérente de leur environnement et d'eux-mêmes, on peut montrer qu'Halbwachs accorde une place privilégiée au rapport à l'espace dans la compréhension de cette connaissance. Le territoire dont il est question ici est donc un espace vécu, réinterprété et représenté par les groupes. Les représentations collectives spatiales qui sont le fruit de cette interprétation, selon les formes de sociabilité qui leur sont associées, ont, selon Halbwachs, un pouvoir cognitif variable, qui commande le bien-être des individus et des groupes (et, par extension, leur fragilité, ou si l'on préfère leur plus ou moins grande « vulnérabilité »). Ce qui suit expose plus en détail ce raisonnement, et suggère de la sorte que la pensée de cet auteur devenu aujourd'hui, ou en passe de devenir un « classique », peut apporter quelques éléments théoriques pertinents pour penser le lien entre la vulnérabilité et le territoire.

LES REPRÉSENTATIONS COLLECTIVES REVISITÉES

Pour comprendre Halbwachs, il importe dans un premier temps de rappeler en quoi son travail est un prolongement de la réflexion de Durkheim sur les représentations collectives. Comme lui, Halbwachs

¹ Normalien, agrégé de philosophie, et l'un des principaux collaborateurs de Durkheim qui œuvrèrent à la fondation et à la promotion de la revue *L'Année Sociologique*, et prolongèrent le programme de recherches impulsé par Durkheim.

considère en effet que les individus ne se font une idée cohérente d'eux-mêmes qu'à partir du moment où ils se font une idée claire des groupes auxquels ils appartiennent, et de leur place dans ces groupes. Dans ce but, ils se construisent et partagent des « représentations collectives » que Durkheim définissait comme : des façons communes de perception, de connaissance, bien distinctes des représentations individuelles, et qui recèlent « un savoir qui dépasse celui de l'individu moyen » (Durkheim, 1990 [1912], p. 621). Leur particularité est qu'elles sont générales, et que ce savoir général qu'elles recèlent est relativement stable, et concret. Comme, par exemple, à un moment donné et dans un groupe donné, on se représente tous, et on s'accorde *a minima* sur ce que sont une famille, une personne « jeune », une femme etc. Plus ces représentations sont fortes, c'est-à-dire partagées par le plus grand nombre, et plus la conscience collective (c'est-à-dire la conscience commune d'appartenir à un groupe) qui en résulte est présente en chacun pour lui fournir les repères indispensables à son existence. Par exemple si je vois que je partage avec d'autres la même croyance en Dieu, ma conviction se trouve renforcée et je suis réconforté, incité à poursuivre dans cette voie.

L'apport d'Halbwachs consiste à préciser ce qui fait la stabilité d'une représentation collective. Or, dans la vie sociale, ce qui est le plus stable est pour lui ce qui s'inscrit dans l'espace. Les individus meurent, les maisons, les rues et les monuments restent. Si bien que, de même que pour avoir conscience de soi, un individu doit avoir une idée de son enveloppe corporelle, telle que le reflet du miroir la lui montre, un groupe, pour se faire une idée claire de lui-même, doit s'incarner dans l'espace. Ou encore, pour exister, se sentir exister, et fournir à ses membres des motifs puissants de vouloir exister², un groupe doit se faire une représentation la plus claire possible de son « corps », c'est-à-dire de la distribution de sa population dans l'espace. La preuve en est que des peuples ou des ethnies sans terre où s'établir ont le plus grand mal à entretenir une unité « nationale » ; les habitants d'un quartier résistent de toutes leurs forces à la démolition de leurs lieux de vie ; les régimes totalitaires, pour faire table rase du passé, détruisent en priorité les monuments et autres lieux symboliques de la civilisation qu'ils entendent enterrer.

En somme, imprimer collectivement sa marque dans l'espace est un moyen qu'a la société de prouver « concrètement » son existence aux membres qui la composent. Au point même que les Chrétiens par exemple, pour renforcer la foi des fidèles, ont cru nécessaire de localiser les lieux de la vie du Christ sans avoir aucune preuve formelle qu'il est bien né à Bethléem ou a vécu à Nazareth (Halbwachs, 1941). Les représentations collectives spatiales constituent de ce fait des « représentations premières » dans la construction de la connaissance, car

²Si ce motif perd en force, l'individu devient « vulnérable » (cf. infra).

elles fournissent aux collectivités un principe originel de stabilité. C'est en quelque sorte un « lest » qui donne plus de poids, si on file la métaphore jusqu'au bout, à toutes les autres représentations : on se représente plus clairement le Christ, et toute la sacralité qui s'attache à sa personne, si on localise les lieux importants de sa vie, et on se sent plus « chrétien ».

« En d'autres termes, de même qu'un corps vivant est soumis en partie aux conditions de la matière inerte, parce que, par tout un aspect de lui-même, il est une chose matérielle, une société, réalité psychique, ensemble de pensées et tendances collectives, il a cependant un corps organique, et participe aussi à la nature des choses physiques. C'est pourquoi elle s'enferme, à certains égards, elle se fixe dans des formes, dans des arrangements matériels qu'elle impose aux groupes dont elle est faite » (Halbwachs, 1970 [1938], p. 168).

Autrement dit, derrière les dispositions morales et les aspirations des individus, ce qu'on retrouve ce sont des représentations collectives, et en dernier ressort la forme matérielle de la société. Halbwachs a en effet pris aussi de Durkheim cette idée que ce qui donne aux individus la force de vivre, c'est le fait de partager avec d'autres des buts communs dans l'existence : être intégré. La conscience de ce partage est au fondement du lien social. À ce titre, on peut considérer que la façon dont les individus organisent leur vie dans un cadre matériel et spirituel collectif pour pouvoir se sentir exister, et ce qu'ils ressentent en le faisant (joie, peine, enthousiasme etc.), est le prolongement de la plus ou moins grande force du lien social qu'ils nouent entre eux. Si bien que les groupes sont comme mus par une force qui les pousse à préserver la force de ce lien : les fidèles de l'Eglise se réunissent régulièrement et pratiquent des rituels dont la fonction est de renforcer la foi, donc, d'un point de vue sociologique, le lien qui les unit. À ce sujet, Halbwachs parle, pour résumer le sens de la vie collective, d'un « instinct collectif qui équivaut à une sagesse supérieure », d'un « sens intuitif et profond » (*Ibid.*, p. 176). La clé de compréhension de cette « sagesse », c'est que pour être en mesure d'affronter les aléas de l'existence avec les autres, il faut avoir une connaissance cohérente de soi et du monde dans lequel on évolue. La construction de cette connaissance trouve son principe de stabilité et d'unité, sur une sorte de « socle » fait de représentations collectives premières, qui sont les représentations spatiales du groupe. Car la relative fixité de sa forme matérielle lui fournit, en plus d'une preuve tangible de son existence, un principe originel de stabilité : les individus, qui désormais peuvent se la représenter plus clairement, la perçoivent mieux et ressentent plus fortement leur communauté d'appartenance.

« La pensée commune, dans le groupe, risquerait de devenir une pensée maniaque, incohérente, elle s'emporterait, à toutes les divagations sociales, se dissoudrait dans les rêves et les imaginations les plus

chimériques, si elle ne se représentait pas de façon continue le volume et la figure stable du groupe, et ses mouvements réguliers dans le monde matériel » (*Ibid.*, p. 185).

En hommage sans doute à Bergson, dont il a été l'élève, Halbwachs baptise ces représentations spatiales les « données immédiates de la conscience sociale ».

« Les formes matérielles de la société agissent sur elle, non point en vertu d'une contrainte physique, comme un corps agirait, sur un autre corps, mais par la conscience que nous en prenons, en tant que membres d'un groupe qui perçoivent son volume, sa structure physique, ses mouvements dans l'espace. Il y a là un genre de pensée ou de perception collective, qu'on pourrait appeler une donnée immédiate de la conscience sociale, qui tranche sur toutes les autres » (*Ibid.*, pp. 182-183).

Quid de la notion de territoire dans ce référentiel théorique ?

TERRITOIRE ET GENRE DE VIE

Le territoire se comprend alors comme un « espace socialement construit » et traduit en représentations collectives. L'entrée analytique pertinente pour caractériser cet « espace social » est le « genre de vie ». Que faut-il entendre par là ? Le concept est emprunté à la géographie, et plus exactement à Vidal de la Blache.

Halbwachs le définit dans *Les Causes du Suicide* comme :

« Un ensemble de coutumes, de croyances et de manières d'être, qui résultent des occupations habituelles des hommes et de leur mode d'établissement ». En conséquence « deux genres de vie ou deux types de civilisation, quelque différence qu'il y ait entre eux, se ressemblent en ce qu'ils comportent un nombre plus ou moins grand d'occasions pour les hommes d'entrer en rapport les uns avec les autres, rapports amicaux, rapports indifférents ou rapports d'hostilité » (Halbwachs, 1930, p. 502).

Autrement dit, ce qu'Halbwachs pointe du doigt, c'est que ce qui caractérise un genre de vie est la fréquence et l'intensité avec laquelle les gens se rencontrent, sous-entendant qu'à cette fréquence et à cette intensité, on peut associer une « qualité » de la relation qui en découle : rencontre éphémère ou non, amicale ou non etc. De ces interactions naissent des représentations du territoire qui en retour influencent aussi le mode de rencontre, puisqu'en fonction de l'idée qu'on se fait du milieu

dans lequel on évolue, on anticipe qu'on va entretenir plutôt tel ou tel type de relation avec les autres. En langage moderne, on dirait qu'Halbwachs élabore une théorie des formes de sociabilité, ou de constitution et de morphologie de l'entre-soi : l'espace structure les interactions, qui contribuent en retour à influencer les représentations qu'on se fait des lieux où elles ont lieu. Bref, par un mouvement de va-et-vient, les représentations premières commandent la façon dont les gens entrent en contact les uns avec les autres, et inversement ces contacts contribuent à construire ces représentations. Par exemple le quartier d'une ville règle le mode de regroupement de ses habitants, leur extension, leur resserrement ou leur éparpillement, leurs déplacements dans l'espace, ce qui n'est pas, en retour, sans conséquence sur les goûts, leurs besoins, leurs mœurs...

Territoire et genre de vie sont donc intimement liés, parce que l'un permet d'expliquer l'autre et vice-versa.

VULNÉRABILITÉ ET GENRE DE VIE : LA THÉORIE DE L'INTÉGRATION REVISITÉE

On peut dès lors distinguer deux genres de vie : le genre de vie urbain qui s'oppose au genre de vie rural, comme la vie moderne s'oppose à la vie d'antan. À la campagne, en effet, la vie collective est à la fois très forte et très simple, très simplifiée. Les occupations et les événements sont plus restreints, car dans ce monde, vie professionnelle et vie familiale sont peu dissociées. Il se passe moins de choses et tout se passe au même endroit. Ce qui donne donc une vision claire et sans ambiguïté de la forme spatiale du groupe. Les paysans sont ainsi viscéralement attachés à la terre à laquelle ils lient leur identité de groupe qui est pensée comme s'ils étaient les gardiens du monde passé. C'est parce que, chez eux, la vie collective s'appuie sur cette double conscience d'être quelque peu à l'écart, mais de représenter un foyer de tradition. Ainsi s'explique l'importance pour eux de la représentation qu'ils se font de leur foyer et de son voisinage, à savoir l'exploitation agricole et les fermes avoisinantes (Halbwachs, 1955 [1938]).

Dans la société urbaine, *a contrario*, « non seulement les lieux où se déroule l'activité professionnelle sont distincts et d'ordinaire éloignés dans l'espace des maisons qui constituent le cadre matériel de la vie domestique, mais encore les périodes consacrées à ces deux modes d'existence se trouvent nettement séparées et n'empiètent pas l'une sur l'autre » (Halbwachs, 1930, pp 505-506). En d'autres termes, en ville, la vie sociale se déroule à un rythme plus intense, en même temps que le morcellement dans l'espace provoque en elle un morcellement équivalent. Il en résulte un mélange des représentations qui font que, dans toutes les

grandes agglomérations les groupements sociaux ont tendance à s'y dissoudre plus qu'ailleurs. Bref, en ville, les représentations collectives perdent en cohérence et en fixité. Si l'on reprend l'exemple du monde économique, on voit que les diverses professions prennent conscience d'elles-mêmes dès lors qu'elles sont rangées dans certaines parties de l'espace telles que les rues commerçantes ou les rues de métiers. Mais, en même temps, la proximité avec d'autres, plus hautes placées dans l'échelle sociale, leur met sous les yeux l'image hiérarchisée des corps de métier et leur rappelle leur relative indigence. Ce qui explique que les occasions sont plus grandes, parallèlement, de sentir un sentiment d'isolement extrême. Les revers de fortune, ennuis et déceptions de carrière « se produisent plus fréquemment dans une société plus complexe, où les situations individuelles changent plus souvent et plus vite, où le rythme de la vie est plus rapide, où il y a plus de risques pour les individus de se trouver désadaptés par rapport à leur milieu » (Halbwachs, 1930, p. 13). La vie collective est « à la fois plus concentrée, plus rapide et plus dérégulée » (*Ibid.*, pp. 492-493). Les individus ont alors plus de chances de se trouver « déclassés », c'est-à-dire de

« Passer d'un groupe qu'on connaît, qui vous estime, dans un autre qu'on ignore et à l'appréciation duquel on n'a aucune raison de tenir. Ceux qui vous entouraient autrefois, avec qui vous aviez tant d'idées communes, tant de préjugés en commun, dont tant d'affinités vous rapprochaient (...) s'éloignent soudain. Vous disparaissent de leur mémoire. Ceux au milieu desquels vous vous retrouvez ne comprennent pas votre dépaysement, ni votre nostalgie et vos regrets. Détaché d'un groupe par un ébranlement soudain, vous êtes incapable, ou, du moins, vous vous croyez incapable de retrouver jamais dans un autre quelque appui, ni rien qui remplace ce que vous avez perdu » (*Ibid.*, pp. 416-417).

En résumé, le fait d'habiter à la ville ou à la campagne ne provoque pas chez les individus la même conscience d'appartenance au groupe, du fait des modifications de la disposition dans l'espace des activités sociales. Et en milieu urbain, les individus sont plus vulnérables. C'est à partir de ce constat qu'Halbwachs revisite la théorie du suicide de Durkheim : ce qui commande la vulnérabilité au suicide c'est le genre de vie, bien avant la religion ou la situation matrimoniale, que Durkheim pensait avoir identifié comme variables déterminantes. Ceci parce que le genre de vie commande la plus ou moins grande « intégration » des individus à la société : c'est-à-dire en langage durkheimien le fait de partager avec d'autres des buts communs et de créer du lien social autour de la volonté de les atteindre tous ensemble. Halbwachs suggère que de ce point de vue - c'est-à-dire du point de vue d'une sociologie de la

connaissance qui évalue le pouvoir cognitif des représentations spatiales à travers le genre de vie -, on peut réexaminer la répartition spatiale d'indices de vulnérabilité tels que, outre le suicide, la maladie mentale, le divorce, voire la mortalité infantile, qui sont aussi beaucoup plus fréquents en ville à son époque.

ACTUALITÉ DE LA PENSÉE D'HALBWACHS : POURQUOI LES RURAUX SONT-ILS AUJOURD'HUI PLUS VULNÉRABLES ?

Alors, que peut-on tirer de cette théorie dans la mesure où, aujourd'hui, c'est le contraire : on se tue plutôt en milieu rural, et, de manière générale, on y est plus facilement « vulnérable » ? Si l'on suit le raisonnement d'Halbwachs, on est obligé d'en déduire qu'aujourd'hui c'est à la campagne que les représentations collectives spatiales premières, ces « données immédiates de la conscience sociale » sont moins efficaces parce que moins stables. Ce qui revient à se demander en quoi le genre de vie rurale n'est plus aussi efficace pour garantir l'intégration des individus, et pourquoi les représentations sur lesquelles s'appuie ce genre de vie se dissolvent et perdent en cohérence, désormais.

On a peut-être un élément de réponse si on se remémore, premièrement, cette idée elle aussi toute « durkheimienne » selon laquelle les représentations collectives sont remplies d'une science et de significations accumulées par les générations antérieures, lesquelles forment en quelque sorte le patrimoine cognitif du groupe et croisent des souvenirs stockés dans une mémoire collective (Halbwachs, 1950). Or dans le monde qui est le nôtre, où l'ancien mode de vie rural tend de plus en plus à être l'exception, les souvenirs liés à la tradition paysanne sont sans doute de moins en moins efficaces pour poser des jalons cohérents pour la connaissance. Par ailleurs, de sa théorie des classes sociales, Halbwachs tire le résultat qu'une société (hiérarchisée) ne tient debout que parce que certaines valeurs et activités y sont jugées supérieures par tous. Le jugement qu'on porte sur les membres d'une classe (ou d'un groupe en général) se fait alors suivant le degré auquel ses membres participent à ces activités prépondérantes. Par exemple, les « bourgeois » bénéficient de considération et de respect parce qu'ils incarnent la « plénitude » de la fonction en prenant les grandes décisions : lancer une nouvelle production, rendre un jugement au tribunal, promouvoir une innovation technique... Or, ces activités prépondérantes sont celles par lesquelles la société prend le mieux conscience d'elle-même, ce sont celles qui expriment le mieux en elles la vie collective, où « l'on respire le mieux l'atmosphère sociale » (Halbwachs, 2008 [1937], p. 46). C'est le fameux « foyer de la vie sociale ». L'intensité de la vie sociale atteint sa quintessence dans des systèmes de relations qui portent une attention à

certains dons et qualités de la personne qui sont valorisés et font consensus. Par exemple, dans le monde de l'entreprise, ces qualités sont associées à des tâches polyvalentes, qui supposent de l'adaptabilité et de la réactivité dans un environnement où l'entreprise fonctionne à flux tendus. De la « résilience » dit-on aussi parfois. On peut supposer que les représentations associées traditionnellement à la vie rurale véhiculent des significations éloignées ce qui aujourd'hui caractérise « l'intensité de la vie sociale », avec un genre de vie devenu quelque peu étranger aux préoccupations humaines et sociales les plus valorisées dans une civilisation tertiarisée, numérisée et mondialisée.

QUE PEUT NOUS DIRE HALBWACHS SUR LE « PERI-URBAIN » ?

Halbwachs peut peut-être aussi permettre d'aider à penser le phénomène « péri-urbain », catégorie encore flottante, dont les spécialistes cherchent à fixer les caractéristiques. En termes de genre de vie et de conditions de formation de la connaissance, le péri-urbain est une sorte d'« entre-deux », à mi-chemin entre le rural et l'urbain. Des études (Gateau, 2016) montrent que d'un certain point de vue, ceux qui vivent dans ces zones entretiennent des relations sociales qui pour certaines d'entre elles ont un aspect plus « urbain » : relations éphémères, plutôt fonctionnelles ; et pour certaines autres un aspect plus rural : relations intenses fondées sur un entre-soi marqué du sceau de « l'autochtonie ». Quelle conscience collective peut émerger d'un tel territoire hybride ? Comment y caractériser la « vulnérabilité » ? Difficile de se prononcer, dans la mesure où ces espaces ne sont pas seulement peuplés par ceux qui s'y rabattent faute de pouvoir habiter en centre-ville, mais aussi éventuellement par des citoyens venus goûter aux joies de la nature, ou encore par des descendants d'agriculteurs ayant délaissé l'exploitation familiale pour occuper un emploi dans la ville adjacente. Bref, il serait peut-être intéressant de regarder les représentations collectives que les habitants de ces zones mobilisent et les genres de vie qu'ils leur associent, pour tenter de dresser un « diagnostic » sur les modes d'intégration qui sont les leur. Un parisien ne va pas nouer les mêmes liens avec les autres, ni se représenter de la même façon une « ville nouvelle » telle qu'Evry, qu'il associe à la banlieue de la Capitale, qu'un individu issu de la région, qui va s'autoriser y discerner du « péri-urbain », par exemple.

CONCLUSION

Le legs de Maurice Halbwachs a le mérite de suggérer que l'entrée par la connaissance permet de faire le lien entre une interprétation du territoire (des représentations collectivement constituées de l'espace) et une autre de la vulnérabilité (le « déclassement » compris comme un défaut d'intégration). Il a aussi le mérite de suggérer que ce lien peut se penser en reliant des faits microsociologiques (comme les formes de sociabilité) à d'autres plus macrosociologiques (la place d'un groupe dans un « régime de civilisation »). Un bon exemple des suggestions que peut nous fournir la relecture des classiques pour comprendre le monde contemporain.

BIBLIOGRAPHIE

- DURKHEIM E. (1990)[1912], *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF, 647 p.
- GATEAU M. (2016), « Choix pavillonnaire, sociabilités et ancrage résidentiel en zones périurbaines. Le cas des classes moyennes supérieures dijonnaises », in Costes L. (dir.), *Territoires du périurbain : quelles nouvelles formes d'appropriation ?*, Paris, L'Harmattan, pp. 37-56.
- HALBWACHS M. (1930), *Les Causes du suicide*, Paris, Alcan, 520 p.
- HALBWACHS M. (1941), *La Topographie légendaire des Evangiles en terre Sainte*, Paris, PUF, 206 p.
- HALBWACHS M. (1950), *La Mémoire collective*, Paris, PUF.
- HALBWACHS M. (1955)[1938], *Esquisse d'une psychologie des classes sociales*, Paris, Rivière, 240 p.
- HALBWACHS M. (1970)[1938], *Morphologie sociale*, Paris, Colin, 190 p.
- HALBWACHS M. (2008)[1937], *Les Classes sociales*, Paris, PUF, 300 p.